

JOURNAL DE ROUBAIX

MONITEUR INDUSTRIEL ET COMMERCIAL DU NORD.

ANNONCES & AVIS DIVERS.

Ce journal paraît deux fois la semaine : le Mercredi et le Samedi.
 ADONNEMENT : Pour Roubaix : 18 fr. par an,
 — 10 fr. pour six mois,
 — 6 fr. pour trois mois.
 Pour le dehors, les frais de poste en plus.
 Un numéro : 25 centimes.

Bureau du Journal, 20, rue Neuve,
 A ROUBAIX,
 Où l'on reçoit les annonces et les réclames.

Les annonces et les réclames publiées dans le Journal de Roubaix paraissent le Mercredi dans le Journal d'Annonces qui contient le BULLETIN COMMERCIAL de Roubaix et de Tourcoing.

Tout ce qui intéresse le commerce à un point de vue général sera inséré gratuitement.

ROUBAIX, 26 Février.

Le *Moniteur* contient dans sa partie officielle :

Rapport à l'Empereur par S. Exc. le ministre de la guerre, concernant la création d'un centre de population dans la province d'Oran (Algérie); — décret y annexé.

CHRONIQUE LOCALE & DÉPARTEMENTALE

C'est mardi prochain, à 10 heures, que commenceront, à Roubaix, les opérations du tirage au sort de la classe de 1857.

Dimanche prochain, à onze heures précises, aura lieu en l'Hôtel-de-Ville de Roubaix la distribution de la médaille de Ste-Hélène aux anciens militaires qui n'ont pu se rendre à Lille le 13 de ce mois.

Après cette cérémonie, on se rendra en cortège à l'église St-Martin, où une messe d'actions de grâces sera célébrée.

Un banquet aura lieu le même jour, à deux heures précises, dans la salle de l'Hôtel des Pompiers.

Nous avons dit, il y a quelque temps, que le commerce de Roubaix a souvent témoigné le désir de voir augmenter, dans l'intérieur de la ville, le nombre des boîtes destinées à la réception des lettres.

Il appartient à l'administration municipale de juger de l'opportunité de cette mesure, et les demandes doivent lui être adressées directement.

Nous croyons savoir que M. le directeur général des postes est tout disposé à faire droit, en ce qui le concerne, à cette réclamation.

CHEMIN DE FER DU NORD.

SERVICE D'HIVER — 1^{er} Mars 1858

DE LILLE A MOUSCRON.

Lille . . Dép.	mat. 5 45	mat. 7 30	mat. 8 30	mat. 10 05	mat. 11 30	soir 1 50	soir 3 15	soir 4 40	soir 5 40	soir 8 05	soir 11 »
Roubaix . .	6 01	7 46	8 46	10 21	11 46	2 06	3 31	4 56	5 56	8 21	11 46
Tourcoing . .	6 07	7 52	8 51	10 27	11 52	2 12	3 37	5 02	6 02	8 27	11 21
Mouscr. Arr.	6 20	8 10		10 45	12 05	2 25	3 55	5 20	6 15	8 45	

DE MOUSCRON A LILLE

Mouscron. Dép.	mat. 7 »	mat. 8 30		mat. 11 15	soir 12 45	soir 2 55	soir 4 50	soir 5 50	soir 6 55	soir 9 »
Tourcoing . . .	5 15	7 10	8 40	11 25	12 55	3 05	5 »	6 »	7 10	9 10
Roubaix	5 22	7 17	8 47	11 32	1 02	3 12	5 07	6 07	7 25	9 17
Lille . . . Arr.	5 40	7 35	9 05	11 50	1 20	3 30	5 25	6 25	7 45	9 35

M. Passerat de La Chapelle, premier commis de direction au bureau des postes de Roubaix, est nommé directeur à Rocroi.

Un sinistre qu'on ne peut attribuer qu'à l'imprudence a failli détruire la ferme de M. Franchomme (Louis) cultivateur à Hem. Les pompiers de la commune, aidés du propriétaire de l'exploitation et de ses ouvriers, ont, par leur activité, arrêté les progrès de l'incendie.

La perte est minime et est couverte par la compagnie l'Aigle.

Une estimable famille d'une ville voisine se trouve, depuis quelques jours, en proie à une très-grande inquiétude, par suite d'un accident que nous allons rapporter, et dont les conséquences ne peuvent encore être appréciées.

Le plus jeune des enfants, âgé de 3 ans, s'était emparé d'une pièce de deux centimes; après avoir joué avec cette pièce de monnaie, l'enfant la mit dans sa bouche et l'avalait. Tous les moyens

que la médecine a pu conseiller ont été employés sans succès jusqu'à ce moment, dans l'intention de la faire rejeter soit par les vomissements, soit d'une autre manière. L'intéressante créature souffre peu, quoiqu'elle ressente de temps à autre des coliques assez douloureuses.

Nous donnons de la publicité à ce fait afin qu'il serve d'exemple : rien n'est plus dangereux que de laisser des pièces de monnaie sous la main des petits enfants, qu'une sorte d'instinct pousse à porter sans cesse à la bouche les objets qu'ils rencontrent.

Le conseil municipal de Lille a décidé qu'une commission, choisie dans son sein, se rendrait à Paris pour solliciter directement l'appui de S. M. l'Empereur dans la question de l'agrandissement de la ville.

Cette commission, nommée au scrutin, est composée de MM. Verley, De Meuleu, Meunier, Huet, Bigo, Rouzé et Kuhlmann.

Par suite d'une décision administrative, il ne sera plus fabriqué à Lille de tabac en poudre. Les manufactures récemment créées seront spécialement affectées à cette fabrication. Le tabac à fumer et les cigares seront plus particulièrement réservés aux anciennes manufactures.

On vient d'adresser aux agents auxiliaires de l'autorité judiciaire le signalement d'un soldat qui, depuis 1830, a été condamné sept fois par différents conseils de guerre. Il s'est échappé dernièrement du pénitencier algérien.

Le *Constitutionnel* publie la note communiquée suivante :

« Le public est prévenu que les voyageurs venant de l'étranger ne seront admis à pénétrer sur le territoire de l'Empire qu'à la condition d'être porteurs d'un passeport délivré par l'autorité compétente du pays d'origine et revêtu du visa d'un agent diplomatique ou consulaire français. Le visa français devra être renouvelé pour chaque voyage à destination de la France. »

DUNKERQUE. — Jeudi dernier, un habitant d'une cité voisine, M. P..., fut aperçu se dirigeant vers la gare de cette ville; très-probablement il se mit en voyage sans but déterminé et sans avoir prévenu personne. On ne tarda pas à connaître la route qu'il avait suivie. En effet, samedi, une lettre écrite par lui et datée de Dunkerque, parvint à sa famille. — Dans cette missive, M. P... faisait ses derniers adieux, en donnant des détails intimes sur ses affaires privées : il annonçait, en outre, qu'il avait pris la détermination de mettre fin à ses jours. Un de ses parents, à qui cette lettre fut communiquée, expédia immédiatement au bureau de police de Dunkerque une dépêche télégraphique, pour en aviser l'autorité et la prier de faire toutes recherches et investigations de circonstance. Ces recherches, faites immédiatement, eurent pour résultat de laisser savoir qu'un homme, vêtu

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 27 FÉVRIER 1858.

LE CHEVEU BLOND

ÉTUDE PHILOSOPHIQUE.

— Oui, dit le docteur, il est dans la vie des phases de dégoût, de découragement qui, par malheur, lorsqu'elles ne sont pas combattues, se terminent souvent par le suicide. Cette maladie mentale se déclare d'ordinaire à l'âge de la désillusion, c'est à dire de vingt-deux à vingt-cinq ans. C'est une dangereuse période que cette transition de la théorie à la pratique de la vie, cette sorte de réveil de la pensée qui passe ou plutôt qui tombe des féériques palais de l'imagination sur le plain-pied de la réalité. Il n'est pas d'homme, si prosaïque qu'il soit, qui n'ait eu son ère de poésie, et conséquemment de déceptions. Chez les enfants que l'on jette, après les premières études, dans le creuset d'une profession, la transformation des idées se fait d'elle-même et sans brusques secousses, parce qu'ils s'éveillent avant le rêve, parce qu'ils entrent dans les misères créées par Dieu avant d'avoir enfanté dans leur cerveau oisif un monde plus beau mille fois que la création divine. Mais le jeune homme qui a lentement épuisé les loisirs de l'adolescence, et qui, après avoir marché vingt ans sur la mousse veloutée

des illusions, des éivrements, des enfantillages de la pensée, vient tout à coup à poser le pied sur une déception, celui-là est vraiment en péril. Le pauvre malade voit tomber une à une toutes ses croyances : c'est la chute des feuilles; mais l'arbre reverdit au printemps, tandis que l'homme ne renaît pas hors de la tombe.

Moi qui vous parle, mes amis, j'ai passé par là. Entendons-nous pourtant; je me suis arrêté sur le bord de la tombe. Je n'ai pas la fatuité de vouloir prendre les airs d'un revenant. J'ai cinquante-cinq ans, et je les ai vécus sans entr'actes. Cela posé, que diriez-vous si je vous apprenais ce qui m'a retenu sur le parapet du pont Notre-Dame, ce qui m'a fait vivre trente bonnes années de plus, et ce qui me permet de vous raconter aujourd'hui mon suicide?

— Parlez, parlez, docteur.
 — Eh bien! mes amis, regardez!
 Le docteur ouvrit le chaton d'une bague qu'il portait au petit doigt de la main gauche, et demanda en riant :
 — Qu'y voyez-vous?
 — Mais rien, dirent les curieux désappointés.
 — Comment!... regardez bien... Il doit y être.

— Ah!... il me semble que je distingue un cheveu.
 — C'est cela.
 — Un cheveu blond.
 — Précisément.
 — Un cheveu de femme.
 — Vous y voilà.
 — Eh quoi! docteur, un simple cheveu?...
 — A été mon sauveur, la cause de ma fortune et de ma petite célébrité. Jugez si je dois tenir à mon cheveu!

Et le docteur referma soigneusement sa

bague, après avoir posé les lèvres sur son précieux talisman.

Comme on le pense bien, il n'y eut pas assez de voix pour le questionner, pour le prier de raconter son histoire.

Le bon docteur nous fit donc le récit suivant : — En 1810, j'avais vingt-cinq ans, je venais de terminer mes études médicales, et, muni de mon diplôme de docteur, j'avais dit adieu au quartier latin et m'étais installé dans un petit appartement au troisième étage d'une maison de la rue des Prouvaires. Mes ressources étaient plus que modiques; la faible somme que ma pauvre mère avait pu m'envoyer en réduisant son mince revenu, avait été bientôt presque absorbée en entier par l'achat du modeste ameublement de mon cabinet et des livres de science qui devaient former ma bibliothèque, accessoire obligé du sanctuaire d'un nouvel Esculape.

Ma mère, dans ses naïves idées de province, n'avait nulle inquiétude sur mon avenir. A présent que, grâce à ses sacrifices, j'étais arrivé au terme de mes longues et coûteuses études, à présent que j'étais docteur en médecine et chirurgien de la Faculté de Paris, ma fortune était faite, mon sort assuré; la clientèle devait accourir chez moi, et, avec les clients, la richesse la renommée, les honneurs mêmes! La pauvre femme me voyait déjà siégeant dans le fauteuil académique; ses lettres n'étaient que des rêves d'or, de magnifiques espérances, qui, pour elle, semblaient si près de s'accomplir, qu'elle les voyait réalisés et les touchait du doigt.

Je partageai moi-même, durant les derniers mois de mes travaux scolaires, ces hallucinations enchantées, fruits décevants de l'inexpérience de la vie. Il me semblait aussi, pendant

les brûlantes veilles consacrées à la composition de ma thèse, que je touchais au but, et qu'une fois investi du droit de guérir les malades, les malades s'empresseraient de mettre à l'épreuve mon jeune savoir.

Le jour où je pris possession de mon nouveau logement, je me crus presque un personnage important. Sans me rendre compte de la folle vanité qui grisait ma raison, il me semblait que la réception d'un membre de plus dans le *docto corpore* devait être un événement public, que chacun devait me connaître et dire en me voyant passer : Voilà un jeune docteur rempli de mérite et de science. Je m'étais dans mon cabinet et n'osai pas sortir de la journée, de peur de faire défaut aux nombreux malades qui, sans doute, viendraient me consulter; mais l'obscurité de la nuit fut la seule visite qui m'arriva. Je me décidai enfin à me coucher, et fis tous mes efforts pour résister au sommeil, dans la crainte de ne point entendre la sonnette de nuit placée au pied de mon alcôve et correspondant à la porte de la rue. La maudite sonnette me laissa dormir profondément, et je ne fus éveillé que par un rayon de soleil qui vint, comme pour me narguer, effleurer mes paupières closes encore à dix heures du matin.

Mon illusion ne dura pas longtemps. Un profond dégoût s'empara bientôt de moi quand, à la place du grand homme que je croyais être, je me vis chétif, inconnu; obligé de m'abaisser, d'avoir recours à un honteux charlatanisme, je voulais répandre mon nom et trouver des clients, je me vis étouffer par cette atmosphère d'égoïsme dans laquelle je venais de tomber. Mon amour-propre s'accrut avec le sentiment de ma misère; j'aurais rougi de solliciter une